

Bleu comme le T'chadri

Début Mai 2006, nous bouclons notre ceinture et nous envolons vers l'Afghanistan, c'est-à-dire d'abord pour Kaboul.

Ce voyage relève du défi. Multiracial, sous développé, indigent, ce pays est torturé, déchiqueté par une guerre qui dure depuis vingt-cinq années. Et nous n'appartenons à aucune association humanitaire, nous venons pour « voir », rendre compte aussi... La sensation de risque mêlée d'appréhension diffuse me rend peu sereine. Mon époux a un goût très prononcé pour l'aventure, lui au moins sait parfaitement gérer sa peur. La rupture avec l'univers occidental sera sans doute difficile quand on sait que la misère qui dévaste un pays lui ôte son âme. Je ne suis pas vaccinée contre la pauvreté, le malheur ou le néant. Pourtant, je pars vers ce pays parce que je l'ai longtemps rêvé grâce à mes lectures, les paysages grandioses de l'Afghanistan m'ont emportée vers ce pays aux mille facettes. De brillants écrivains journalistes comme Kessel et de Ponfilly ont su faire connaître et même renaître ce pays oublié. Leurs ouvrages chargés d'émotions m'ont donné à moi aussi l'envie de partir dans les sphères de l'inimaginable. Il est vrai que l'Afghanistan de Kessel n'est pas celui d'aujourd'hui, mais malgré l'horreur de ce qui s'y passe, je rêve encore.

Aujourd'hui, l'Afghanistan est toujours traumatisé par la guerre et ne retrouve qu'un semblant de paix instable : il existe encore des conflits isolés dans le Sud, et une angoisse palpable – mais nous y reviendrons ultérieurement – vis-à-vis du pouvoir inimaginable des Taliban.

Bien que l'intervention de l'Occident ait mis fin officiellement au régime Taliban, depuis quelques mois une guerre sournoise semble remettre en question le processus de paix : ils sont partout, invisibles, et frappent.

Alors, est-il bien raisonnable de partir pour ces lointaines contrées où règne une inquiétante insécurité ? Faut-il que nous soyons vraiment fous, inconscients et voyeurs ? Comment prétendre vouloir oser faire du tourisme dans de telles conditions ? Tout cela peut sembler bien déplacé, et pourtant...

Dans l'avion, la majorité des voyageurs sont des Indiens ou des Afghans. En dehors du personnel navigant féminin, je suis la seule passagère.

L'atterrissage est imminent ; nous sommes en Afghanistan maintenant, c'est une sensation vertigineuse qui me submerge.

De la passerelle, j'aperçois des avions militaires Allemands et Américains. Ce pays célèbre par son hospitalité légendaire nous accueille dans une ambiance plutôt militarisée... Des soldats occidentaux bardés d'un attirail hallucinant surveillent l'aéroport de près : une prise d'otages par des fondamentalistes n'est jamais à exclure... La première impression que j'ai est celle d'un pays en guerre, et j'ai la sensation diffuse de jouer avec le danger. Quelle tocade m'a poussée à prendre tant de risques ?

Il règne ici une ambiance de guerre, et c'est la première fois que je me trouve confrontée à cela, nous ne sommes pas des touristes venus folâtrer et rêvasser mais un couple plongé dans un milieu hostile. L'aéroport est vétuste, triste et sale. Je m'aperçois rapidement que nous entrons dans un monde exclusivement masculin. A perte de vue, des turbans et des barbes. Devant respecter la tradition musulmane, je me couvre rapidement la tête avec un voile. Les contrôles douaniers s'éternisent en de lentes vérifications incompréhensibles pour nous, et nous commençons à trouver le temps bien long, nous bouillons d'impatience de

nous retrouver dehors, mais les Afghans ne se départissent à aucun moment de leur proverbiale nonchalance, celle que l'on prête aux Orientaux. Notre tour arrive enfin ! Un « salam aleikum » chaleureux nous accueille avec gentillesse.

Nous hélons un taxi jaune et blanc pour enfin gagner la ville. Gourmands d'images et d'émotions, nos yeux vont et viennent en tous sens. Nous sommes surexcités et curieux de tout ce qui nous entoure. Tous nos sens sont en alerte, tout engranger, ne rien laisser passer...

Peu à peu nous approchons de Kaboul, la circulation devient difficile, l'approche de la ville devient trépidante, des bruits, des odeurs de gasoil, des embouteillages... Je cherche des stigmates de la guerre... Nous croisons d'énormes véhicules Cherokee américains blindés, surmontés d'un canon. J'ai soudain l'impression de me trouver dans un monde fictif, dans un film, tout cela n'est pas vrai c'est du cinéma... C'est pourtant, la vérité et elle vous saute à la figure quand vous pénétrez dans Kaboul. Quelle tristesse. Des engins du même type circulent dans la ville à pleine vitesse – autant que les embouteillages le leur permettent – voilà l'Afghanistan d'aujourd'hui tel qu'il nous apparaît dans sa triste réalité. Nous sommes ici dans un pays martyr, rude, pauvre. On commence à apercevoir les premiers tchadris, véritables prisons dans lesquels sont cachées les Afghanes. Simone Bailleau Lajoinie écrit à propos des femmes qui ont été les premières victimes du tchadri : « Le tchadri remonterait au grand Haroun-el-Rachid. Haroun-el-Rachid, le grand Khan avait beaucoup de femmes. Il ne pouvait pas leur faire plaisir à toutes, tous les soirs. Donc, celles qui étaient insatisfaites sortaient de son palais et s'en allaient en ville chez leurs amants. Les servantes aussi allaient chez leurs amants. On ne s'y retrouvait plus. Le Khan comprenait très bien ces choses. Mais son entourage (ses vizirs) ne s'y retrouvait plus entre toutes ces femmes qui sortaient. Qui avait la

permission ? Qui ne l'avait pas ? « on » décida de faire porter à toutes les femmes du Khan un grand voile, de façon qu'il ne soit pas possible de distinguer dans la ville, les femmes des servantes. Toutes pouvaient sortir sous le tchadri ». En Afghanistan, aujourd'hui, les femmes ne sont pas simplement voilées comme dans certains autres pays islamiques, elles sont enfermées de la tête aux pieds dans un tissu le plus souvent synthétique, généralement bleu et plissé de haut en bas. Lorsque le vent souffle, le plissage se gonfle et se dégonfle avec des airs d'accordéon.

Les yeux ne voient qu'au travers d'une sorte de grillage tissé. Fantômes ambulants, sans signe de féminité visible, sans âge, elles avancent lentement avec peu d'assurance : comment marcher vite lorsque vous ne voyez quasiment rien et que traverser une rue représente un exploit.

Quand les Taliban ont pris le pouvoir en 1996, ils ont obligé les femmes à se couper du monde, à s'emmurer de cette façon. La rébellion des Afghanes s'est soldée par de nombreuses lapidations ou dans le meilleur des cas par une volée de coups de fouets. Les persécutions – engendrées par la haine des Taliban à l'égard du sexe féminin – se sont répandues par la terreur dans l'ensemble du pays.

Sous couvert de religion, ces fanatiques ont réussi à semer la terreur partout. Ces hommes pour qui le mot démocratie n'a pas de sens, qui appartiennent à un monde féodal, figé, dépourvu de tout modernisme continuent encore aujourd'hui à semer la terreur alors qu'ils n'ont officiellement plus le pouvoir ! Les Taliban ont traité le peuple Afghan – et pas seulement les femmes – de façon totalement inhumaine dans l'ignorance ou l'indifférence du monde occidental. Les Taliban ont traité et continuent encore à traiter les femmes d'une façon humiliante et honteuse pour tout être humain. Devenues des objets sexuels, des mutilées, battues et humiliées constamment avec un goût de la surenchère, les Afghanes ont malgré tout survé-

cu à ce qu'on pourrait appeler un génocide. Pourquoi vouloir à ce point détruire les femmes ? Ces hommes, en créant l'abominable ministère pour la Répression du Vice et la Promotion de la Vertu, ces pourfendeurs du « péché » s'en sont pris aux éléments les plus faibles de la société, au mépris des droits les plus fondamentaux. Vivre, s'enfuir ou mourir, voilà le choix des Afghanes, et elles ont dû accepter l'inacceptable, se plier au joug de ces barbares primitifs. Ainsi, la religion prise au pied de la lettre et sans aucune réflexion doit dicter le comportement des hommes et des femmes.

En Novembre 2001, le régime des Taliban est tombé. Depuis, le port du tchadri n'est plus une obligation ; mais c'est une obligation morale, c'est une tradition bien ancrée dans les mœurs et une garantie – aux yeux des hommes – de vertu. S'il est vrai que les femmes aisées de la société Afghane ont cessé de le porter, la majorité des Afghanes continuent toujours à s'en parer, par souci de se protéger, de protéger leur famille des médisances, et probablement aussi par lassitude devant l'énormité de l'audace qu'elles ne pourraient assumer en s'en séparant. Certaines intellectuelles iront même jusqu'à vous affirmer que le corps caché des femmes ouvre la porte à tous les fantasmes... Cela reste malgré tout à prouver...

Kaboul nous apparaît comme une ville très poussiéreuse et polluée par un nombre impressionnant de voitures. Les années de guerre ont, elles aussi contribué à cette pollution, dans un autre genre, ainsi que nous le verrons plus loin.

Les arrêts fréquents dus aux embouteillages nous permettent d'apercevoir

un grand nombre de mendiants accroupies sur la route même empêchant la circulation des voitures. Ces ombres bleues tendent la main pour quelques afghanis. La pauvreté sévit partout et touche en particulier les veuves ou les femmes sans emploi. Pendant les nombreuses années de

guerre, un grand nombre d'Afghans ont perdu leur maison et tous leurs biens familiaux. Aujourd'hui, la priorité du gouvernement est de reconstruire un pays bombardé et de redonner à chacun un emploi et une vie digne.

Autour des mendiantes, des gamins vêtus de guenilles, les cheveux emmêlés et crasseux attendent désespérément, les yeux dans le vide... Quel sera l'avenir de ces enfants ? Si l'Occident continue à rester indifférent à ce qui se passe ici, nul doute qu'ils seront pris en main par les Taliban, enrôlés au nom de la religion pour devenir à leur tour des talibans ! Comment d'ailleurs le leur reprocher puisque les Taliban leur donneront de quoi survivre ! la religion et l'armée ! Beaucoup d'enfants grandissent actuellement déjà dans les camps d'entraînement de Ben Laden.

Mes amis afghans de Paris nous ont réservé un hôtel dans Kaboul. Nous sommes accueillis à l'entrée par un militaire posté pour surveiller les allées et venues. Nous sommes d'abord fouillés, puis nous passons sous un détecteur de bombes. C'est sans doute notre cocktail de bienvenue !

Nous pénétrons dans un bâtiment neuf et ultra moderne aux ascenseurs intérieurs transparents. Le luxe ici est ostentatoire : il y a des petits salons aux canapés moelleux, envahis par des Afghans en costume cravate et des femmes la tête couverte d'un simple voile qui glisse volontairement des cheveux... Elles dégustent des glaces, ils se gavent de gâteaux. On vient se régaler, rattraper le temps perdu, oublier les souffrances, les privations du passé. On vient surtout ici pour voir et être vu. Mais cette renaissance à la vie n'est réservée qu'aux riches Afghans. Parmi ce beau monde installé confortablement dans les salons de l'hôtel, outre les Afghans, on rencontre aussi quelques Hindous, des Européens et surtout un grand nombre de militaires Américains. Je suis ébahie par l'immensité de cet établissement ; il me vient brusquement une drôle de pensée : comment, dans un pays aussi politi-

quement instable a-t-on pu investir autant de dollars dans un bâtiment qui peut sauter du jour au lendemain alors qu'il y a tant de mendiants dans les rues ?

On nous a prévenus que l'insécurité ici était totale, sachant cela, nous décidons d'aller à l'Ambassade de France afin de faire enregistrer notre identité. War Akbarkhan est le quartier de toutes les ambassades. Cet endroit semble imprenable : tous les bâtiments sont des bunkers aux vitres évidemment blindées, protégés par de hauts murs recouverts de barbelés et surveillés par des caméras. La zone est hautement militarisée. Des soldats rôdent tandis que d'autres, en faction, observent les voitures et les passants. Il est difficile d'entrer à l'Ambassade de France. Au bout de longues minutes d'attente, une voix qui braille dans un micro nous fait sursauter : « après seize heures, l'ambassade est fermée »...Je rage contre les fonctionnaires Français...

Bleus comme les lapis-lazuli

Nous quittons cet endroit où nous ne sommes pas les bienvenus pour découvrir le quartier de Chicken Street. Nous pénétrons dans un monde hors du temps. Les Afghans enturbannés et habillés de costumes traditionnels ont fière allure. Leurs visages rudes me fascinent et me transportent dans une autre époque. Des regards dubitatifs se posent longuement sur nous. Les touristes ont depuis longtemps déserté Kaboul, et nous sommes les seuls à jouer ainsi contre toute prudence avec le feu. J'ai décidé de prêter attention à ma sécurité et j'essaie de composer avec les risques. Nous flânonnons donc dans cette longue rue aux commerces variés. Des petites échoppes accolées les unes aux autres offrent un choix considérable de vêtements, de bijoux, d'antiquités. On y trouve des fourreurs qui vendent des manteaux en peaux de panthère ou d'astrakan. Tous ces marchands aux beaux visages burinés accueillent les clients avec un grand sourire. Les Afghans sont des gens profondément gentils, délicats et avec un grand sens de l'hospitalité d'après ce que nous savons. Nous entrons au hasard dans une boutique. Le marchand a un étrange visage Moghol aux yeux bridés. C'est un Hazara, c'est-à-dire un descendant de la cavalerie de Gengis Khan... Le Hazara est un turco-mongol. Il porte rarement la barbe. Son nom viendrait de « hazar » – en persan – « mille » et symboliserait les groupes de mille soldats de Gengis Khan.

L'Afghanistan est une terre où se mêlent un grand nombre d'ethnies : Pachtouns, Tajiks, Ouzbecks, Turkmènes et Hazaras en sont les principales – cela explique sans doute en partie la difficile unification du pays. Les pro-

blèmes liés aux différentes ethnies ne peuvent se résoudre facilement, mais c'est en même temps, pour les étrangers que nous sommes, un des charmes de ce pays. Chacun développe ses particularismes tribaux qui s'opposent aux particularismes de ses voisins. Seul un personnage charismatique comme l'était le Commandant Massoud s'il n'avait été assassiné, et comme l'est peut-être Hamid Karzai réussira à unir toutes ces tribus encore nomades, guerrières et intransigeantes. Les Hazaras sont les moins aimés de tous car ce sont des musulmans chiites. Comment un peuple si souriant, si travailleur, qui vit avec âpreté peut-il supporter qu'un pays tout entier le renie ? Le Hazara docile et courageux est souvent considéré par la population afghane comme un esclave... Souvent employé dans les basses besognes, les Pachtouns le méprisent profondément en le traitant de « chien de hazara ». Massacrée, pourchassée, honnie, cette tribu jadis régnante revendique aujourd'hui ses évidentes et barbares origines.

Notre marchand, donc, nous accueille avec un jovial « Salam Aleikoum » et dans un anglais approximatif nous apostrophe :

« De quel pays venez-vous ? »

« De France, nous sommes Français »

« Soyez les bienvenus, les Afghans aiment la France pour son football »...

Manifestement, ici aussi l'image de la France se résume à un ballon... La renommée de Zidane est ici plus grande que celle du Général de Gaulle...

« Vous travaillez à Kaboul ? »

« Non, nous sommes des touristes, nous visitons l'Afghanistan »...

Il semble un peu désarçonné puis, digérant l'information nous assène :

« Alors, faites attention à vous. L'Afghanistan est un des pays les plus dangereux au monde. Je vous conseille vivement de prendre un guide avec vous et de ne pas sortir le soir quand la nuit tombe... » Nous suivrons son conseil. Tout en bavardant, je fouille dans le capharnaüm de ce